

La maison sur la plage.



Elle était arrivée peu avant l'été. Nous nous étions croisés sur la petite plage, toujours déserte, ou j'avais l'habitude de faire ma balade quotidienne. J'habitais alors une petite cabane de plage isolée dans les dunes qui me servait de retraite pour l'été.

Je crois qu'elle dormait dans un wagon abandonné près de l'ancienne voie ferrée. Je n'ai jamais vraiment su. Une fois j'avais voulu la suivre discrètement, mais elle m'avait promené à travers le bocage, avant de disparaître. Trop maline.

Lors de nos premières rencontres, farouche, elle s'était enfuie dès qu'elle m'avait vu arriver. Puis, le temps faisant, nous avions pris l'habitude de ces rencontres quotidiennes.

D'abord la distance s'était réduite.

Puis la parole était venue.



Les premières fois où je l'avais observée, caché par les herbes de la dune, je n'avais pas compris son manège. Comme une danse, les mêmes gestes, un bâton en main, elle traçait des lignes sur le sol.



Tous les matins, à la marée descendante, elle arrivait sur la plage.
À peine la mer retirée, profitant de l'humidité du sable, elle commençait à construire son rêve.
D'abord la cuisine, un évier, une cuisinière, un frigo.
Un vrai frigo ! Qu'elle remplissait des meilleurs mets qu'elle puisse imaginer.
Elle y croyait ! Tellement fort que lorsqu'elle se penchait sur les débris glanés sur la plage, elle pouvait sentir les parfums des plats.
Son estomac se rappelait alors à elle. Quelle importance ! N'est-il pas plus agréable sensation que de sentir la faim vous tirailler lorsque vous savez que votre frigo est plein ?

Alors, chantonnant, dans la joie, elle se remettait au boulot.
Il lui fallait dessiner un salon, avec son canapé, sa télé, et surtout le petit meuble en bois.
Celui don les tiroirs, emplis de trésors, ne s'ouvriraient jamais.
Peu importait qu'elle les voie, elle savait qu'ils étaient là, dedans, protégés de la vue des autres.
Tous ces petits souvenirs du passé, fragments de ce qu'elle avait vécu.
Ou peut-être seulement imaginé.
Mais quelle importance, du moment qu'ils la réchauffaient.
Sur le dessus du meuble, elle disposait les fleurs cueillies dans le jardin, et, tout à côté, la photo de George.
George... Cela faisait déjà quelques années qu'il était parti, mais ils avaient vécu tant de choses ensemble, s'étaient sortis de tant de galères. Ils s'étaient si souvent réchauffés au même feu, collés l'un à l'autre, que même maintenant qu'il n'était plus là, croiser sa photo lui esquissait toujours un petit sourire.
Bonheur du souvenir.

Le salon achevé, elle construisait la chambre, sobre, mais avec un grand lit.
"J'ai toujours rêvé d'un grand lit", disait-elle avant de partir dans un éclat de rire.
"Peut être un jour, tu m'y rejoindras !" et elle de rire d'autant plus fort.
Peut-être.

"Je ne fais plus de salle de bain", m'avait-elle avoué un jour.
"Regarde j'ai la plus belle des baignoires dans le jardin" et ses bras ouverts embrassaient l'océan.
Rires.



Le temps passe vite.
Aussi, passait-elle le peu de temps qu'il restait à profiter de son "chez elle".
Si vous aviez vu l'éclat de ces yeux dans ces moments-là !
Je peux vous garantir que vous n'auriez jamais mis en cause la réalité de ce bonheur imaginé.

Et tous les jours, avec la régularité immuable d'un métronome, la mer remontait sur la plage et balayait son rêve.

Quelle importance, la marée serait à nouveau basse demain.

"Tu reviendras demain ?" m'avait-elle demandé un jour, "j'aime quand tu me regardes vivre."
Et je suis revenu. Souvent.



D'aucuns auraient pensé qu'elle était folle, mais la joie qui s'emparait d'elle quand elle se perdait dans sa tâche était tellement vraie, communicative.
Pleine d'urgence, c'est sur, mais pas de folie.

Un jour, elle m'a attrapé par la main. "Viens, allons dans la chambre avant que la marée n'arrive !"
Je l'ai suivi...



"Part maintenant ! il va être l'heure."

L'heure ?

"Oui l'heure." Et elle me poussa tendrement hors de son rêve.

"À demain." Dis je.

Sourire...

Je m'efforçais de ne pas me retourner en escaladant la dune, déjà impatient d'être à demain. Demain, nous construirons une chambre plus grande, un lit plus grand, demain...

Il n'y eut plus jamais de maison sur la plage.

C'était la première fois qu'elle invitait un homme dans sa chambre. Enfin, la première fois depuis qu'elle errait sans but le long des cotes normandes. Cela faisait des mois, des années, que l'imaginaire avait pris le dessus sur la réalité. Et aujourd'hui, elle le sentait, tout s'écroulait autour d'elle.

Cet instant de bonheur partagé était ancré dans la réalité. Elle l'avait vu dans ses yeux. Elle l'avait senti dans ses gestes, tendres, honnêtes, vrais. Elle l'avait perçu dans sa voix quand il l'avait quitté et lui avait dit "À demain". Il reviendrait.

Panique !



Ce jour-là, sans qu'elle s'en rende compte elle l'avait laissé partir de "chez elle" avec l'unique clef. Celle, de la maison, de sa vie, la clef de cette voute qu'elle avait bâtie, qui la soutenait et lui évitait de tomber plus bas.

Fermer les yeux.

Respirer lentement.

S'imaginer encore dans cette chambre, sentir son odeur dans les draps, et attendre qu'il revienne...

Endormie à l'intérieur de la chambre, encore saoulée de la chaleur retrouvée, elle n'avait pas eu l'envie d'en sortir.

Bonheur !

La marée avait tout emporté. la cuisine, le salon et la chambre.

Un peu de moi aussi.